

LA GRANDE BRETECHE QUELOUES COMPLEMENT A L'ENQUETE D'HORACE BIANCHON

Jean Martin-Demézil

Sortie des presses parisiennes de Louis Mame le 12 mai 1832. *La Grande Bretèche*, chef-d'œuvre du roman policier avant la lettre confié à la voix d'Horace Bianchon par son créateur, fait partie des textes brefs, mais superbes, insérés parfois par Balzac comme des temps de détente, de repos, au milieu de la gestation pénible d'une grande conception : ici, il s'agit de *Louis Lambert*, si souvent remanié d'année en année, et dont l'auteur restera toujours insatisfait.

Relire *La Grande Bretèche* dans toutes ses investigations successives incite les praticiens de l'histoire littéraire à reprendre une enquête pour eux jamais close. Je voudrais simplement rassembler ici les informations nouvelles venues peu à peu s'insérer entre le cent cinquantième anniversaire de la naissance d'Honoré et le deux centième : certaines pourront surprendre les non-initiés.

Dans cet examen, je ne reviendrai pas sur la composition par laquelle Balzac conduit son lecteur en des révélations successives qui devaient faire frissonner quelques-unes des belles auditrices de Bianchon.

Je le précéderai cependant de deux fils conducteurs, l'un d'Honoré, l'autre de sa sœur Laure Surville : le premier déclare farouchement : « Je suis inexplicable pour tous : nul n'a le secret de ma vie, et je ne veux le livrer à personne » ; de son côté, Mme Surville affirme, évoquant les années passées au collège de Vendôme : « De ce temps datent les portraits qu'il a mis dans ses livres, et les gens qui s'y trouvent en pied moururent sans qu'il les ait revus. » Peut-être conviendra-t-il d'y revenir en conclusion.

Grâce à Loveniou, le début du texte de *La Grande Bretèche* nous est parvenu dans son premier jet, avec ses repentirs : les examens des variantes sont rarement sans intérêt chez Balzac, surtout en ce qui concerne les noms de personnes et de lieux.

« La Grande Bretèche » est un nom tourangeau. Le bâtiment qu'il désignait, « La Grande Bretèche du Portillon », était une vieille bâtisse sise à Saint-Cyr-sur-Loire, au bord du fleuve, tout près de La Grenadière, la charmante habitation louée tout récemment, deux étés de suite, en 1830 et 1831, par Honoré et Mme de Berny pour réfugier leur tendresse loin des soucis de l'existence. Là où on avait cherché à Vendôme, mais vainement, un bâtiment comportant, ou ayant pu comporter, l'élément de défense de ce nom, Charles Portel, alors conservateur du musée de Vendôme, eut tôt fait, à la lecture de la description de Balzac, d'identifier le lieu du crime avec l'imposante demeure de la rue Guesnault : elle nous est parvenue telle que nous la présente déjà un dessin de M. Dupuis, professeur au collège au temps où Honoré y était claquemuré. Au passage, je

noterai un double repentir du texte manuscrit : d'abord, le lieu du crime est passé de la sortie de Tours à « une centaine de pas de... Vendôme, sur les bords du Loir » ; ensuite, le cadran solaire de l'hôtel vendômois a changé de devise : « nous les comptons (les heures) pour le bonheur » a été remplacé par « *ultimam cogita* » : Balzac pensait encore à leur doux asile tourangeau : à Vendôme il l'avait remplacée par l'appel prémonitoire du drame : « Songe à ton heure dernière. »

Passons au nom de « Merret », qui concerne à la fois le château des environs de Vendôme et ses propriétaires : Balzac avait écrit d'abord « Mellet », un peu trop transparent pour le « Meslay » du cadastre. Le château est un aimable édifice du XVIII^e siècle. Or, au début du XIX^e, le village possédait une petite entreprise de moquettes fines héritée de son père par un certain Josse-Beauvoir de Boisbercy. Né à Meslay, ancien élève des Oratoriens de Vendôme, Josse-Beauvoir n'était autre que le propriétaire du bel hôtel dont Balzac a fait *La Grande Bretèche*. Député de Vendôme de 1815 à 1827, il joua alors un rôle dans la presse parisienne : appartenant à un certain « comité de la rue de Tournon », il avait quelques chances d'être connu d'Honoré : tous les balzacien savent que, de 1825 à 1826, Honoré avait obtenu de ses parents, pour se livrer en paix à ses premiers essais littéraires, la location d'une mansarde au n° 3 de cette rue. Simple coïncidence ? Je n'en sais pas davantage...

Mais le quiproquo ne s'arrête pas là : si le château de Meslay reste seul en cause pour le nom du lieu, le patronyme de « Merret » rejoint sinistrement sa place dans le récit, mais à Saché, où un voisin des Margonne, M. Courier, avait soudé à son nom modeste, comme c'était d'ailleurs l'usage, celui de sa terre, Mère, sise commune d'Artanne, à quelques pas de Pont-de-Ruan : bref en terre balzacienne : son fils avait hérité du patronyme renforcé ; et Honoré, qui l'admirait, n'avait certes pas oublié le mystérieux assassinat de Paulm-Louis Courier, qui venait d'être perpétré en 1825, apparemment par son garde-chasse, peut-être amant de sa femme.

Voici maintenant un personnage secondaire du récit : l'aubergiste d'Horace Bianchon, « la mère Lepas ». Je l'ai retrouvée sans grande difficulté dans les registres de l'état civil sous son nom légal à une lettre près : Mme Lebas tenait en effet, après la mort de son mari (21 avril 1828), l'auberge du « Lion d'Or », rue des Casernes, aujourd'hui rue Saint-Bié, toute proche d'un bout des greniers de l'abbaye de La Trinité, de l'autre de la rue Guesnault de « La Grande Bretèche ». Ici l'observation de Laure Surville ne joue plus : la mémoire de son frère a été rafraîchie entre 1828 (mort de M. Lebas) et la rédaction du récit